

vée encore toute naïve et presque enfant, s'est réveillée du beau rêve de sa jeunesse. Désormais elle sent quel sort douloureux et austère lui est réservé. Son mari, qu'elle se reprochait de ne pouvoir aimer, elle le plaint, désormais, et ne l'estime plus. Elle le plaint, parce qu'elle le voit cruellement souffrir de la présence et des exigences de Rouvenac. Mais cette terreur vague qu'il lui inspirait autrefois a doublé. Quelquefois il lui faut un courage d'héroïne pour demeurer en tiers entre Rouvenac et Bernier.

Les grandes douleurs développent, chez les femmes chrétiennement élevées, des trésors de force, d'adresse et de stoïcisme.

Rosalie ne laissa pas échapper un signe qui pût trahir ses sentiments secrets. Elle sut conserver les mêmes dehors que par le passé, et jeter quelquefois un peu de baume rafraîchissant sur les blessures, sans qu'on pût deviner qu'elle les avait vues.

Lorsqu'on eut repris la vie active de Paris et les réunions du soir, elle s'efforça surtout de convirer son mari devant les étrangers. Cette femme, qui jadis faisait les honneurs de son salon avec tant d'indifférence, y portait maintenant une attention et une diplomatie d'autant plus grandes, que nul ne devait les soupçonner. On la vit quelquefois mêler un mot aux discussions politiques quand Aristide abattu cessait trop longtemps de donner son avis.

Ce mot de sa femme était un choc qui tirait le député de léthargie. Il secouait un instant ses douloureux cauchemars et semblait redevenir lui-même. La foi de ses amis politiques en lui était toujours si forte, qu'ils ne s'apercevaient de rien.

Seulement, remarquant l'à-propos discret avec lequel madame Bernier émettait un avis ou protégeait une opinion, ils disaient : « Eh bien ! cette petite femme que l'on croyait insignifiante, comme elle est fine et judicieuse ! Bernier a bien su ce qu'il faisait, en l'épousant ! Ah ! pour un homme politique, c'est un fameux auxiliaire qu'une femme de cette intelligence ! »

Précisément à cette époque, pendant l'hiver 1847-1848, les esprits étaient fort échauffés à Paris. Les doctrines socialistes remuaient les masses et répandaient dans le peuple une fermentation menaçante. A côté des émotions populaires se massaient aussi, comme des points orageux à l'horizon, des cabales parlementaires.

On signalait des rassemblements dans les faubourgs, on organisait des banquets patriotiques présidés par les députés influents. Le pouvoir oscillait entre les concessions et la répression ; et le mot d'ordre général des agitateurs était : « Vive la réforme ! » Cri vague qui représentait assez bien un vague besoin de bouleversement.

La crise politique devenait même si tendue, que chaque jour exigeait une nouvelle attitude de la part des chefs de parti. Il s'agissait d'indiquer clairement si l'on voulait renverser le roi, ou seulement donner une leçon au gouvernement.

Renverser le roi ! personne n'y pensait, sauf peut-être cette poignée de révolutionnaires qui subsistent sous tous les pouvoirs, et ne deviennent dangereux qu'à ces heures de fièvre où les coups de main sont possibles. Mais, en revanche, beaucoup voulaient pêcher en eau trouble un ministère ou une préfecture, et parmi ceux-là, il y en avait un certain nombre qui comptaient sur Aristide.

On n'est pas impunément chef de parti. Les capitaines appartiennent à leur compagnie.

Chaque jour aussi éclatait quelque nouveau scandale dans les hautes sphères sociales. On eût dit ces frémissements intérieurs qui annoncent les tremblements de terre. Aristide, devant chacun de ces scandales, pensait au rôle que lui faisait jouer Rouvenac dans ses affaires véreuses. Ah ! combien il eût souhaité pouvoir fuir ! Mais il n'était plus temps alors, pour le député, de prétexter une maladie, de quitter la partie et de prendre la poste avec sa femme. Il ne s'appartenait plus : il appartenait non-seulement aux hommes de son parti, mais encore, et surtout, aux actionnaires de Rouvenac. En s'enfuyant, il devenait banqueroutier.

Enchevêtré dans ces affaires tristes, menacé sans cesse par l'épée de Damoclès du déshonneur suspendue sur sa tête dévoré de jalousie, car Rouvenac papillonnait sans cesse autour de Rosalie, Aristide Bernier se sentait chassé par une Némésis inflexible vers une catastrophe inconnue. En vain tentait-il encore parfois de s'arrêter sur la pente, de remonter le courant. Rien, non rien ne pouvait plus le retenir. Il glissait poussé par une force irrésistible, et voyait devant lui le gouffre béant et fascinateur qui, dans un temps donné, devait l'engloutir.

Cet état mental ne faisait point du tout, en ce moment, les affaires de Rouvenac. Le chevalier avait outrepassé son but, qui était de faire de Bernier son serf taillable et corvéable, ou plutôt sa poule aux œufs d'or.

Précisément, les affaires politiques aplanissaient les voies devant le député libéral. Il n'avait plus, pour ainsi dire, qu'à prendre à propos la tête du mouvement, pour devenir, à son tour, le pouvoir, Bernier ministre, c'était la fortune de Rouvenac, — c'était le salut commun, il faut bien le dire, car le chevalier menait les affaires industrielles d'une façon périlleuse. Il ne fallait rien moins qu'un coup d'éclat pour les sauver. — Bernier tombé ou anéanti par les souffrances morales, c'était la ruine et la perte de Rouvenac.

XXX

Un soir de février, la discussion chez Bernier devint fiévreuse et bruyante. On parlait d'un banquet interdit par le pouvoir et de rassemblements tumultueux qui se formaient dans les rues.

Rouvenac arriva vers dix heures, en disant qu'il venait du quartier des Ecoles, et qu'il y avait vu des barricades.

— Allons, messieurs, que faisons-nous ! disaient quelques députés à leurs collègues. Monsieur Bernier, quel est votre avis ? Ne serait-il pas bon de nous montrer dans les groupes ? de fraterniser avec la jeunesse des écoles ?

— Allons, Bernier, allons, mon cher, marchez à la victoire ! s'écriait Rouvenac. Savez-vous que cela chauffe ! Je ne serais pas fâché, moi, de voir une petite révolution ! Si je ne pense pas comme vous, quant aux doctrines, vous savez que je n'aime guère le monarque régnant !

— Demain, je porterai des interpellations à la tribune, répondit Bernier... Quant à vous, messieurs, peut-être feriez-vous bien de vous répandre dans la ville, de tâter l'opinion de près.